

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

Les correspondances doivent être adressées : « Cabinet du ministre de la guerre, Bulletin des armées, Paris ». Les manuscrits ne sont pas rendus.

LE MINISTÈRE DE LA GUERRE à Paris.

M. Millerand, ministre de la guerre, s'est réinstallé définitivement dans l'hôtel de la rue Saint-Dominique.

Tous les services de l'administration centrale ont quitté Bordeaux pour rentrer à Paris. Aucune interruption ne s'est produite dans l'expédition des affaires qui a pu être assurée immédiatement, grâce au dévouement et au zèle de tout le personnel.

Héroïsme garibaldien

Les jours qui passent si vite en ces critiques circonstances n'affaiblissent pas, n'affaibliront jamais les sentiments de douleur et d'orgueil que la mort héroïque de Bruno et de Constantin Garibaldi a excités dans toute la France.

M. le Président de la République et M. le ministre de la guerre ont admirablement exprimé ces sentiments au général Ricciotti Garibaldi, père des jeunes héros ; leurs télégrammes ont fait vibrer tous les coeurs français, tous les coeurs italiens. Ricciotti lui-même avait accueilli les condoléances du maire de Rome en se félicitant stoïquement d'un deuil qui resserrait « les liens d'amour » entre l'Italie et la France.

On sait que le régiment où combattent les engagés volontaires italiens est commandé par un autre petit-fils de Garibaldi, le colonel Peppino Garibaldi, frère de Bruno et de Constantin. Et ce n'est pas le seul Garibaldi qui ait mis, dans cette guerre, son épée au service de la France.

Cet héroïsme à défendre notre nation est une tradition de famille.

Dès le 6 septembre 1870, alors que la France était abandonnée par toute l'Europe à la violence prussienne, Garibaldi, le grand Garibaldi, offrit ses services au gouvernement de la Défense nationale. Son âge, le mauvais état de sa santé, la difficulté de sortir de l'île de Caprera, rien ne l'arrêta.

Notre armée des Vosges, en 1870, fut commandée par le général Garibaldi, qui avait sous ses ordres ses fils Menotti et Ricciotti, et son gendre Canzio.

Cette armée se couvrit de gloire.

Le 20 novembre 1870, les soldats de Ricciotti, au nombre de 400 seulement, attaquèrent à Châtillon-sur-Seine un détachement de 1,000 Prussiens, et les culbutèrent

en leur faisant 177 prisonniers, dont 13 officiers.

L'armée de Garibaldi remporta deux victoires : à Autun, les 26 et 27 novembre 1870, et à Dijon, les 21, 22 et 23 janvier 1871. Il fallut l'armistice pour arrêter ces succès des Garibaldiens.

Même le grand état-major allemand, dans sa relation de la guerre, a rendu justice à la redoutable bravoure des Garibaldiens.

C'est à la bataille de Dijon que la 4^e brigade de l'armée des Vosges, commandée par Ricciotti, écrasa le 61^e régiment poméranien et, sous un amas de cadavres, s'empara de son drapeau.

Pour que les Allemands n'ignorassent pas qu'ils avaient affaire aux Garibaldiens, les volontaires italiens, en fonçant sur l'ennemi, entrouvrirent leur capote et leur veste, de manière à laisser apercevoir leur chemise rouge. Les journaux italiens disent que, l'autre jour, dans le combat où Bruno trouva la mort, ses camarades et lui firent de même.

Ce qui est sûr, c'est qu'il n'y a aux Invalides que deux drapeaux pris aux Allemands pendant la guerre de 1870 : un de ces deux drapeaux a été conquis par l'armée de Garibaldi.

Cet héroïsme garibaldien au service de la France, c'est-à-dire au service du droit et de l'humanité, illustre notre cause dans le monde et nous promet la victoire.

A. AULARD,
professeur à la Sorbonne.

PAROLES FRANÇAISES

Ne jetez pas sur l'urne close
La fleur d'Aphrodite, la rose,
Car il n'a pas connu l'amour;

Ne jetez pas non plus sur elle
La fleur des vieillards, l'immortelle :
Cet enfant n'a vécu qu'un jour.

Si vous voulez qu'au noir séjour
Son ombre descende, fleurie,
Cueillez tout le laurier dans les bois d'alentour :
Mon fils est mort pour la Patrie !

GEORGES RIVOLLET.

(Les Phéniciennes.)

Aveux allemands

J'ai souvent ressenti une douleur profonde en pensant à cette nation allemande qui est estimable dans chacun de ses individus et si misérable dans son ensemble.

La comparaison du peuple allemand avec les autres peuples éveille des sentiments douloreaux auxquels j'ai cherché à échapper par tous les moyens possibles.

GOTHE.

(Conversations avec Eckermann.)

LES ATROCITÉS ALLEMANDES en France et en Belgique.

Simultanément le gouvernement français et le gouvernement belge viennent de traduire devant le tribunal du monde civilisé l'armée de Guillaume II. Les premiers rapports rédigés par les commissions d'enquête instituées par les gouvernements de la France et de la Belgique ont été, hier, livrés à la publicité. Ils dépassent en horreur tout ce que l'imagination la plus déréglée eût été capable d'inventer.

On peut dire, en effet, avec les enquêteurs français, que « jamais une guerre entre nations civilisées n'a eu le caractère sauvage et féroce de celle qui est en ce moment portée sur notre sol par un adversaire implacable ; le pillage, le viol, l'incendie et le meurtre sont de pratique courante chez nos ennemis ; et les faits qui nous ont été journallement révélés, en même temps qu'ils constituent de véritables crimes de droit commun, punis par les codes de tous les pays des peines les plus sévères et les plus infamantes, accusent dans la mentalité allemande, depuis 1870, une étonnante régression ».

Ces ignominies ont été systématiques, prémeditées, concertées et « le haut commandement, jusque dans ses personifications les plus hautes, en portera, devant l'humanité, la responsabilité écrasante ».

Entre tant de faits odieux, citons au hasard l'affreuse scène suivante qui s'est déroulée à Nomeny (Meurthe-et-Moselle) :

L'incident le plus tragique de ces horribles scènes s'est produit chez le sieur Vassé, qui avait recueilli dans sa cave, faubourg de Nancy, un certain nombre de personnes. Vers quatre heures, une cinquantaine de soldats envahissent la maison, en enfonceant la porte ainsi que les fenêtres et y mettent aussitôt le feu. Les réfugiés s'efforcent alors de se sauver, mais ils sont abattus les uns après les autres à la sortie. Le sieur Mentré est assassiné le premier. Son fils Léon tombe ensuite avec sa petite sœur de huit ans dans les bras. Comme il n'est pas tué raide, on lui met l'extrémité du canon d'un fusil sur la tête, et on lui fait sauter la cervelle. Puis c'est le tour de la famille Kieffer. La mère est blessée au bras et à l'épaule ; le père, le petit garçon de dix ans et la fillette, âgée de trois ans, sont fusillés. Les bourreaux tirent encore sur eux quand ils sont à terre. Kieffer, étendu sur le sol, reçoit une nouvelle balle au front ; son fils a le crâne enlevé d'un coup de feu. Ensuite, c'est le sieur Strieffert et un des fils Vassé qui sont massacrés, tandis que la dame Mentré reçoit trois balles, une à la jambe gauche, une autre au bras du même côté et la troisième au front, qui est seulement éraflé. Le sieur Guillaume, traîné dans la rue, y trouve la mort. La jeune Simonin, âgée de dix-sept ans, sort enfin de la cave avec sa sœur Jeanne, âgée de trois ans. Cette dernière a un coude presque emporté par une balle. Lainée se jette à terre et feint d'être morte. Un soldat lui porte un coup de pied en criant : « kapout ».

Le malheureux village de Sommeilles

(Meuse), a été le théâtre de ce drame horrible :

Au début de l'incendie, la dame X..., dont le mari est sous les drapeaux, s'était réfugiée dans la cave des époux Adnot, avec ces derniers et ses quatre enfants, respectivement âgés de onze ans, de cinq ans, de quatre ans et d'un an et demi. Quelques jours après, on y découvrit les cadavres de tous ces infortunés, au milieu d'une mare de sang. Adnot avait été fusillé, la dame X... avait le sein et le bras droits coupés, la fillette de onze ans avait un pied sectionné, le petit garçon de cinq ans avait la gorge tranchée. La femme X... et la petite fille paraissaient avoir été violées.

SITUATION MILITAIRE

Du 5 au 8 janvier.

Le château de Beauzemont (Meurthe-et-Moselle) a été pillé et souillé ignoblement :

Vers le quinzième jour de l'occupation, sont arrivées des automobiles dans lesquelles étaient installées plusieurs femmes d'officiers de l'état-major allemand. On y a chargé tout ce qui avait été volé dans le château, notamment de l'argenterie, des chapeaux et des robes de soie. Le 21 octobre, le lieutenant-colonel commandant le ... régiment d'infanterie française a pris possession de cet édifice. Il l'a trouvée dans un état de désordre et de saleté repoussant. Les meubles étaient ouverts et fracturés, le plancher de la salle de billard était couvert de matière fécale. Dans la chambre à coucher, qui avait été habité par le général allemand chef de la 7^e division de réserve régnait une odeur infecte. Le placard placé à la tête du lit contenait du linge de toilette et des rideaux de mousseline, remplis d'excréments.

Les attentats contre les femmes et les jeunes filles sont innombrables et témoignent de la plus répugnante lubricité. Ni les enfants, ni les nonagénaires n'ont échappé à ces brutes déchaînées. Il faut citer, d'après le rapport officiel, quelques exemples :

A Maire (Meurthe-et-Moselle), la demoiselle X..., âgée de vingt-trois ans, a été violée par neuf Allemands pendant la nuit du 23 au 24 août, sans qu'un officier qui couchait au-dessus de la chambre dans laquelle se passait cette ignoble scène, jugeât à propos d'intervenir, bien qu'il entendit certainement les cris de la jeune fille et le bruit fait par les soldats.

A Suijnes (Marne), la petite X..., âgée de onze ans, est restée pendant trois heures en tutu à la lubricité d'un soldat qui l'avait trouvée auprès de sa grand-mère malade l'avait emmenée dans une maison abandonnée et lui avait enfoncé un mouchoir dans la bouche pour l'empêcher de crier.

A Vitry-en-Perthois (Marne), la dame X..., âgée de quarante-cinq ans, et la dame Z..., âgée de quatre-vingt-neufs ans, ont été l'une et l'autre violées. Cette dernière est morte une quinzaine de jours après.

Dans une commune du département de Meurthe-et-Moselle, deux religieuses ont été, pendant plusieurs heures, exposées sans défense à la lubricité d'un soldat qui, en les terrifiant, les a obligées à se dévêtir, et après avoir contraint la plus âgée à lui enlever ses bottes, s'est livré sur la plus jeune à des pratiques obscènes. Les engagements que nous avons pris ne nous permettent pas de faire connaître les noms des victimes de cette scène abominable ni celui du village dans lequel elle a eu lieu, mais les faits nous ont été révélés sous la foi du serment par des témoins dignes de la plus entière confiance, et nous prenons la responsabilité d'en certifier l'exactitude.

Le rapport des enquêteurs belges n'est pas moins horrifique. De ce martyrologue nous ne citerons qu'un exemple entre tant de crimes :

Arrivés au village de Schaffen, les Allemands y mirent le feu, massacrant les rares personnes qu'ils trouvaient encore dans les maisons ou dans les rues.

Le 16 novembre nous citons les noms et adresses de dix-huit personnes qu'il sait avoir été massacrées.

Parmi elles se trouvent :

L'épouse François Luyckx, âgée de quarante-trois ans, avec sa fille de douze ans, qui furent découvertes dans un égout et fusillées ;

La fille du nommé Jean Ooyen, âgée de neuf ans, qui fut fusillée ;

Le nommé André Willem, âgé de vingt-cinq

ans, sacrifiait, qui fut lié à un arbre et brûlé vivant.

Le nommé Reynders (Joseph), âgé de quarante ans, tué avec son petit neveu, âgé de dix ans ;

Les nommés Lodts (Gustave), âgé de quarante ans et Marken (Jean), âgé aussi de quarante ans, probablement enterre vivants.

Les criminels n'échapperont pas au châtiment. L'heure est proche où les tortionnaires seront saisis, où les martyrs seront vengés.

maitres d'une fraction de la première ligne ennemie.

A Steinbach et à la côte 425, l'ennemi n'a pas contre-attaqué. Une pluie persistante et l'état du terrain rendaient, d'ailleurs, tout mouvement difficile. Nous nous sommes maintenus sur toutes les positions conquises les jours précédents.

Deux attaques ennemis se sont produites l'une à l'ouest de Wattwiller, l'autre près de Kolschlag. Elles ont été immédiatement repoussées.

Nous avons progressé dans la direction d'Alt-kirch en occupant les bois situés à quatre kilomètres à l'ouest de cette ville. Notre artillerie lourde a réduit au silence celle de l'ennemi. Celui-ci, pendant toute la journée, a bombardé l'hôpital de Thann.

7 JANVIER, 23 heures. — On signale ce soir de violentes attaques allemandes dans la région de Lassiguy, en Argonne, au croisement de la route du Four de Paris à Varennes et de celle de la Haute-Chevauchée, dans la région de Verdun et sur la crête qui domine Steinbach.

Toutes ces attaques ont été repoussées.

8 JANVIER, 15 heures. — En Belgique, l'ennemi a prononcé sans succès deux attaques : dans la région des dunes et au sud-est de Saint-Georges.

Sur le reste du front, au nord de la Lys et de la Lys à l'Oise, il n'y a eu que des combats d'artillerie.

Dans la vallée de l'Aisne et dans le secteur de Reims, nos batteries ont pris l'avantage sur celles de l'ennemi, qu'elles ont réduites au silence ; on signale, d'autre part, une progression de nos troupes d'une centaine de mètres au nord-ouest de Reims.

En Argonne s'est déroulée une action très vive qui nous a permis de reprendre 300 mètres de tranchées dans le bois de la Grange, au point où s'était produit un léger flétrissement signalé précédemment.

De Bagatelle et de Fontaine-Madame sont parties deux violentes attaques allemandes à l'effet d'un régiment chacune : elles ont été repoussées.

Près du ravin de Courtechausse, nous avons fait sauter à la mine 800 mètres de tranchées allemandes dont nous avons occupé la moitié.

De l'Argonne aux Vosges, le mauvais temps, la brume et la brouillard ont persisté. Il y a eu, sur différents points du front, d'assez vifs combats d'artillerie. Au bois Le Prêtre, près de Pont-à-Mousson, nous avons continué à gagner du terrain.

Dans le secteur de Reims, à l'ouest du bois des Zouaves, nous avons fait sauter un blockhaus et occupé une nouvelle tranchée à 200 mètres en avant de nos lignes. Le combat d'infanterie entre Bétheny et Prunay a été d'une extrême aiguë ; les Allemands ont laissé de nombreux morts sur le terrain ; nos pertes sont minimales. Entre Jonchery-sur-Suippe et Souain, nous avons à plusieurs reprises réduit au silence l'artillerie ennemie, bouleversé des tranchées et détruit des abatis.

En Argonne, à l'ouest de la Haute-Chevauchée, l'ennemi a fait sauter à la mine quelques-unes de nos tranchées de première ligne qui ont été complètement bouleversées. L'attaque violente qu'il a aussitôt prononcée a été repoussée à la baïonnette. Nous avons fait des prisonniers et maintenu notre front, sauf sur une étendue de 80 mètres où le bouleversement des tranchées nous a obligés à établir notre ligne à 20 mètres en arrière.

Sur les Hauts-de-Meuse et entre Meuse et Moselle, rien à signaler. Le vent a soufflé en tempête toute la journée.

Notre offensive a continué dans la région de Thann et d'Alt-kirch et a obtenu des résultats importants. Nous avons repris les tranchées sur le flanc est de la côte 425, où l'ennemi avait réussi à se réinstaller il y a deux jours. Nous avons ensuite gagné du terrain à l'est de ces tranchées.

Plus au sud, nous avons enlevé Burnhaupt-le-Haut. Nous avons en même temps progressé dans la direction de Pont-d'Aspach et de Kehlberg. L'artillerie ennemie qui avait essayé sans succès d'atteindre nos batteries a renoncé à tirer sur elles pour bombarder exclusivement l'hôpital de Thann qui a été évacué.

8 JANVIER 1915, 23 heures. — Au nord de Soissons, nous avons enlevé une redoute allemande, conquise deux lignes successives de tranchées et atteint la troisième ligne. Trois retours offensifs exécutés par les Allemands ont échoué.

En Argonne, à l'ouest et au nord de Verdun, combats d'artillerie où l'ennemi a montré peu d'activité.

En Woëvre, la progression réalisée au nord-ouest de Flirey est plus importante qu'il n'avait d'abord été signalé. Nous nous sommes rendus et reconquis nos positions.

ÉCHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Le soldat qui a connu l'empereur

C'est au service d'un grand journal que je fus chargé d'interviewer, dans un village d'Alsace, un ancien vieux soldat qui avait connu l'empereur Napoléon I^e.

Les vieux et même les jeunes soldats qui ont connu l'empereur sont assez rares de nos jours, et, comme toute, le reportage en question pouvait présenter, outre un nombre de lignes suffisant, un intérêt quelconque.

Le vieux soldat s'appelait Fernand Chaffignol et vivait assez modestement d'une rente que lui servait chaque trimestre une société pour la conservation des monuments publics.

Quand je lui demandai si, réellement, il avait connu Napoléon I^e, le vieil homme plissa sa figure, comme un bulldog devant un chat, et eut l'air de ne pas savoir ce que je voulais dire : « L'Empereur... ah ! oui... attendez... Napoléon I^e... ? oui... oui... je vois... En effet, je l'ai connu dans le temps. »

Puis, sans se faire prier, il me raconta ce qui suit :

— Monsieur, j'ai commencé ma carrière militaire le lendemain de la prise de la Bastille. Vous dire comment je devins immédiatement général, je ne saurai le faire, car les circonstances ne sont plus du tout dans ma mémoire. Enfin, j'étais général et c'est à ce titre que je suivis Hoche sur les lignes de Wissembourg.

« Un jour que je jouais à la passe anglaise

dans un café de Landau avec quatre ou cinq généraux de mes amis, Moreau entra en coup de vent dans la salle du fond et nous dit assez impérieusement qu'il lui fallait un colonel, d'urgence, pour une mission spéciale. Comme je lui objectais qu'il se trompait d'adresse et que nous étions trois généraux autour de la table, il me dit avec une belle simplicité républicaine que cela n'avait aucune importance et qu'il lui suffirait de me conférer ce grade, ce qu'il fit sur-le-champ.

« Je remerciai poliment, et je fis la campagne d'Italie comme colonel d'infanterie. Me trouvant à la tête de mon régiment sous les murs de Vérone, je vis avec douleur que tous mes commandants tombaient mortellement frappés. Bonaparte arriva, comme toujours, au galop ; je lui fis remarquer que tous mes bataillons étaient dénués de chefs. « Il n'y a plus de commandants ! me dit-il ; il faut pourtant des commandants... Colonel, je vous nomme commandant. »

« A partir de cette époque, mon avancement, si j'ose m'exprimer ainsi, progressa avec une rapidité étonnante. Capitaine aux Pyramides, lieutenant au Mont-Thabor, je ne tardai pas à passer adjudant d'abord et sergent ensuite. Quand le premier consul devint Napoléon I^e, je gagnai les galons de caporal, dans des circonstances inoubliables dont je ne me souviens plus. Toujours est-il qu'à cette époque je fus presque l'égal de l'Empereur, sinon par la taille, du moins par le grade. A nous deux nous faisions deux sacrés caporaux.

« En qualité de caporal, je fis la campagne de Russie. A Leipzig, je me trouvais en serre-file à la gauche de mon escouade, quand le colonel nous cria : « Mes enfants, l'ennemi est en force, allez droit devant vous, tête baissée, au bout du chemin vous trouverez la gloire... En avant ! Baïonnette au canon et tête baissée, je chargeai en suivant le bord d'un trottoir, pour ne pas m'écartier de la ligne droite. C'est ainsi que j'arrivai au pas de course et que j'allai donner de la tête dans un mur qui se trouvait devant moi et que je n'avais pas vu. Je restai deux jours inanimé

un de vos meilleurs officiers, qui puise voir de près comment mes illustres généraux, Potiorek, von Frank, etc., se font battre par les Serbes et les Russes. » Et le Chef des Croisés a répondu, un peu piqué : « C'est à votre armée même, à quelques mètres des tranchées allemandes, que la 4^e compagnie du 131^e d'infanterie de ligne, dont il faisait partie, avait reçu l'ordre d'attaquer.

Lainé sert à l'armée comme sous-officier.

Pain de fantaisie et pain de guerre.

— A la suite d'un accord intervenu entre M. Malvy, ministre de l'intérieur, et le général Galliéni, M. Delaney vient de modifier l'arrêté du 7 août dernier, relatif à la fabrication du pain.

Désormais, les boulangers de la Seine seront autorisés à fabriquer des pains français longs, d'une livre et de deux livres. Ce sont les pains qu'en termes de boulangerie on appelle pains de croûte ou pains croûtés, et que nous connaissons généralement sous le nom de pains de fantaisie.

Le train allemand, remorqué par deux locomotives, commença à bombarder, par-dessus les inondations, la position des alliés à l'ouest de Dixmude. Le train anglais arriva rapidement sur une ligne convergente et un duel s'engagea qui dura pendant une heure, les deux trains exécutant des manœuvres en arrière et en avant afin d'éviter les obus de leur adverse. Finalement, un obus anglais frappa par le milieu le train allemand, qui fut mis en pièces et eut plusieurs tués.

Il semble que l'on voie deux animaux fantastiques, de fabuleux reptiles cuirassés, dérouler leur anneaux d'acier en crachant du feu l'un sur l'autre... Les « anticipations » des romanciers tels que Jules Verne et Wells sont dépassées par la réalité.

Le pain K ! Ce nom ne fait pas venir l'eau à la bouche.

Le kaiser lui-même a décidé, d'ailleurs, qu'à sa table, son panier ne servirait plus, dorénavant, que du K-Brot.

Les Boches ont mangé leur pain blanc le premier.

Le premier mariage aux armées

a été célébré, récemment, à la mairie d'Hauteville, petite commune des environs d'Arras, par-devant un jeune sous-lieutenant de dragons, transformé pour la circonstance en officier d'état civil.

Le marié, adjudant au peloton cycliste territorial, avait obtenu — fort difficilement, du reste — la faveur de réaliser devant l'ennemi l'union que la guerre l'avait obligé à reculer sine die.

Sorti la veille au soir des tranchées de première ligne, il arrivait au petit matin à bicyclette dans le village occupé par nos cavaliers et remettait à la mairie les pièces nécessaires à l'établissement de l'acte. A dix heures et demie précises, une automobile déposait sur la place principale la mariée en simple toilette de voyage (couleur de tranchée), et accompagnée d'une seule amie. Les témoins, tous militaires, attendaient dans l'humble salle d'école.

La cérémonie fut courte. L'officier de l'état civil, casqué en tête et jugulaire au menton, lut le Code, posa les questions de rigueur, et prononça le discours d'usage. Un très vieil instituteur retraité enregistra fort dignement le « oui » solennel des deux époux, et s'appliqua à la confection des documents officiels. Puis la messe fut célébrée dans l'église, encore respectée par les obus.

Le voyage de noces traditionnel a été supprimé.

L'hymne ottoman. — Les soldats turcs qui se font battre en ce moment par les Russes au Caucase ne sont pas, sans doute, très disposés à chanter. Mais si l'envie leur en prend, voici l'hymne national qui est à leur disposition (paroles du cheik Abou-Nadar, musique de Wadia-Sabre Effendi) :

Rejoigns-toi, Turquie aimée,

Ton peuple est libre et triomphant.

Victorieuse est ton armée

Et radieux est ton croissant...

Morte est l'affreuse tyrannie,

Mais vivantes la liberté,

La justice et l'égalité,

Sources de paix et d'harmonie.

Ah ! qu'il est donc radieux, leur croissant ! On en est tout ébloui.

« Joffrette ». — On signale de la Rochelle la naissance d'une petite fille, à qui ses parents ont donné le prénom de Joffrette. Le registre de l'état civil l'a inscrite comme suit :

— Marguerite-Joffrette Matisse, rue Saint-Louis,

et, quand Napoléon sut où et comment je m'étais fait mal, il n'hésita pas à me nommer simple soldat.

« Dès lors, j'avais atteint le minimum des honneurs et, pour ainsi dire, je n'avais plus rien à désirer. C'est toutefois ma campagne de France qui m'apporta ma dernière joie :

« A Montmirail, nous chargions tous en colonne de compagnie ; les balles sifflaient au-dessus de nos têtes quand l'Empereur arriva sur son cheval blanc. Tout le monde cria d'un seul coup : « Vive l'empereur ! » Il n'y eut que mon voisin de droite qui ne cria pas, car au même instant une balle lui avait coupé la langue, encore faut-il dire qu'il avait l'habitude de courir en la tirant. Alors, moi, je crieai une deuxième fois : « Vive l'empereur ! » en faisant signe que c'était pour lui. L'empereur, touché de cette intention, s'approcha de nous deux.

« Très bien, qu'il fit, très bien, j'aime voir mes hommes s'entraider... je vais vous récompenser l'un et l'autre... Tambours, ouvrez le ban... Je vais vous donner la croix... Tambours, fermez le ban ! » Alors il tira de sa poche un petit écrin de cuir vert dans lequel reposait la croix de la Légion d'honneur ; puis, sans hésiter, il accrocha la croix sur la poitrine de mon camarade et il me donna la boîte en me disant, avec un sourire amical : « Comme cela vous serez contents tous les deux. »

« Voilà mon histoire, monsieur, continua Fernand Chaffignol ; maintenant, si vous voulez, je vais vous raconter celle de mon fils Antoine que l'empereur nomma poète d'infanterie à trois galons. C'était... »

Je n'entendis jamais la fin, je rentrai tout de suite chez moi sans aller au café ; et aujourd'hui même, quand je pense à cette histoire, il me semble que je suis l'objet d'un horrible songe.

PIERRE MAC ORLAN.

(Les Pâtes en Pair.)

La Victoire russe

QUELQUES DÉTAILS SUR LES COMBATS

Communiqué de l'état-major de l'armée du Caucase.

La défaite que nous avons infligée à l'armée ottomane dans la région de Sarykamisch est complète.

Nos troupes ont eu pour tâche de paralyser le front de forces ennemis importantes et de constituer un barrage suffisamment résistant pour briser le 9^e et le 10^e corps ottomans, qui avaient pris l'offensive contre Sarykamisch.

Malgré des difficultés peu ordinaires et en dépit des rigueurs de l'hiver et de la nécessité de combattre dans des cols montagneux situés à une altitude de 10.000 pieds et couverts de neige, nos vaillantes troupes du Caucase, après une bataille acharnée de dix jours, ont accompli brillamment la tâche exceptionnelle qui leur incombaient.

Le 9^e corps turc a été anéanti tout entier. Nous avons fait prisonniers le commandant de ce corps, Iskhan pacha, les commandants des 1^e, 2^e et 2^e divisions, les deux lieutenants de ces généraux avec leurs états-majors, plus de 100 officiers et un grand nombre de soldats.

Les pertes turques en tués et en blessés sont énormes.

Nous avons pris de nombreux canons et mitrailleuses, des munitions de guerre et des convois de ravitaillement.

Une compagnie d'un de nos glorieux régiments a capturé tout le haut commandement du 9^e corps.

Nos troupes victorieuses poursuivent les restes du 10^e corps qui cherchent à se sauver.

Pendant le combat qui a amené la prise d'Arakan, un de nos régiments sibériens à cheval a chargé l'ennemi et sabré deux compagnies d'infanterie turque, tandis que sa 4^e section levait le drapeau du 8^e régiment d'infanterie

de Constantinople. Les Turcs se replient en toute hâte d'Arakan en fuyant dans différentes directions.

On ne signale aucun changement dans la situation sur les autres fronts.

Il n'a pas encore été possible de préciser exactement les prises de toute sorte, la poursuite de l'ennemi continuant à l'heure actuelle, mais on doit noter que la plus grande partie des trophées conquis à Sarykamisch étaient de fabrication allemande.

Ajoutons à ce communiqué que les dates russes des 21 et 22 décembre indiquées comme celles de la bataille, par la dépêche de victoire du grand-duc Nicolas que nous avons publiée dans notre dernier numéro, correspondent aux 3 et 4 janvier de notre calendrier.

EN ZIG-ZAG

A Wagram, les majors Daumesnil et Corbineau, des chasseurs de la garde impériale, eurent chacun une jambe emportée. On donna à Daumesnil le commandement de Vincennes, où il devait s'immortaliser en 1814.

Corbineau, lui, n'avait rien. Un matin, en 1810, il se présente au lever de l'empereur et lui demande la Recette des finances de Rouen, vacante depuis peu. Cette Recette, l'une des plus rémunératrices de France, exige, en conséquence, un cautionnement considérable.

— Et qui fournira le cautionnement ? demande Napoléon à l'audacieux solliciteur.

— Ma jambe, sire ! répondit fièrement Corbineau.

La Recette fut accordée.

Un soir, à Berlin, au cours d'une tournée triomphale, Rachel avait été priée d'assister à une fête organisée en son honneur par les officiers de la garnison. A un moment donné, échauffé sans doute par de trop copieuses libations, un jeune étourdi s'oublia jusqu'à exprimer tout haut l'espoir d'aller un jour avec l'armée sabler le champagne à Paris.

Vraiment ! s'exclama Rachel. Mais, monsieur, du vin de Champagne, nous n'en donnons pas à nos prisonniers.

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire. (La Fontaine.) — Faites votre devoir et laissez faire aux dieux. (Corneille.)

Lorsque les Boches échouèrent en Flandre, les blanchisseuses bruxelloises ne manquèrent pas de s'en réjouir. Une d'entre elles, avisant un officier teuton, lui tint le langage suivant :

— Alleye, pour une fois le kaiser vous a encore ordonné de réquisitionner tous nos fers à repasser.

— Pourquoi faire ? demanda l'officier interloqué.

— Pourquoi faire ? répondit la commère Beulemans, mais pour repasser l'Yser !

EXPLOITS D'AVIATEURS

Nos aviateurs, en dépit d'un temps détestable, ont montré une grande activité. Plusieurs d'entre eux, au cours de reconnaissances, ont eu leurs appareils atteints dans les ailes, au capot, à l'hélice. Deux lieutenants ont été touchés, mais légèrement, par les balles ennemis. Dans la partie droite du front, des bombardements très réussis ont pu être exécutés.

La gare de Metz a reçu 20 bombes le 25 et le 31. Les hangars d'aviation de Metz en ont reçu 6 le 25. C'était la réponse au raid du Zeppelin sur Nancy. Depuis le 26, aucun Zeppelin n'a été vu. Les gares de Vic, de Château-Salins,

de Remilly, d'Arnaville, de Thiaucourt, d'Han-sur-Meuse ont été bombardées à plusieurs reprises.

Sur d'autres points du front, des rassemblements, des parts et des bivouacs ont été bombardés, soit de jour soit de nuit. Le 25, 12 bombes sur une compagnie à Gorcourt, 4 sur un bivouac à Dontrien, 1 au bois Saint-Mard, 1 à Nampezel, 2.000 fléchettes sur des voitures et sur de l'infanterie dans la même région ; la 26, 10 bombes et 3.000 fléchettes dans la même région : le 27, 8 bombes sur un ballon captif sur les Hauts-de-Meuse ; le 29, 2.000 fléchettes sur un rassemblement à Dontrien ; le 31, 1.000 sur un rassemblement à Saint-Hilaire.

Un Aviatik allemand volant vers Paris a été arrêté à Corbeauville et obligé de s'envoler.

Un vol de nuit, exécuté dans la nuit du 25 décembre, a été particulièrement brillant. Le vent était très fort : les aviateurs, partis à dix-neuf heures, ont passé les lignes ennemis à 1.600 mètres. Ils ont aperçu un cantonnement éclairé et ont lancé des obus dont ils ont pu observer les effets. Aux premiers éclatements tous les feux se sont éteints. A leur retour, ils ont été poursuivis par les projecteurs, par les fusées et par les obus éclairants. Ils ont échappé en se maintenant très haut.

Le Poids de Madame

Il y avait à X..., en Alsace, un garde général allemand (Forstmeister). Quand, à l'approche de nos troupes, les fonctionnaires impériaux de la petite ville se hâtèrent de décamper, il fit comme les autres, et lui qui connaissait si bien les sentiers de la montagne (ce forestier laissait même son nom à un petit col des Vosges environnantes), il témoigna, ce jour-là, une préférence marquée pour le chemin de la plaine, qui va du côté du Rhin.

On eut l'occasion, depuis, de visiter sa maison ; elle était meublée et aménagée avec le goût habituel à ces braves Allemands : chaque table ou guéridon s'ornait d'une sorte d'affreuse nappe au crochet — œuvre de madame — et tout objet portait son inscription indicative : il n'y avait pas moyen de confondre le lavabo avec la serviette, ni les coussins du divan avec le casier à journaux.

Bref, c'était un intérieur bien allemand, et très *heimlich*.

Aux murs de la *wohnstube* — chambre à demeurer — brillaient les chromos classiques, et bien en valeur, un petit cadre, contenant une manière de notice imprimée. Ah, que devait être précieux ce diplôme en miniature, pour avoir mérité, s'il vous plaît, la place d'honneur, entre l'image du Christ et un portrait de Bismarck !

On parcourut avec curiosité ce texte germanique, évidemment important. On eut la surprise de ne déchiffrer qu'une attestation de pesage, dont voici la traduction :

BALANCE MUNICIPALE DE BONN (marchandises et personnes).

Sur la demande de... Pour Mr... A été pesée :

Madame la garde générale (*ici le nom*).

Poids brut : 73 k. 4.— Cout : 10 pfennings.

Bonn, le 8 juin 1907.

Le maître de balance : signature illisible.

Voilà le document patriarcal que la famille gardait avec tant de piété ! Toute la sentimentalité allemande se retrouve dans ce félicité ingénue et comique — si toutefois l'on peut parler de sentiment à propos de poids lourds.

Il est vrai que Mme la garde générale tirait fierté, sans doute, de ses 73 kilogrammes réservé d'ordinaire, dans la hiérarchie forestière allemande, aux femmes des sous-inspecteurs.

LE TON A BAISSÉ

Tandis que l'empereur François-Joseph, le 1^{er} janvier, déclarait, dans un ordre du jour de circonstance, espérer fermement « que les guerriers austro-hongrois soutiennent avec honneur, pour le bien de la patrie, les épreuves les plus dures réservées sur terre et sur mer à leurs qualités militaires », l'empereur Guillaume, de son côté, profitait des fêtes pour haranguer ses troups... une fois de plus.

« Nous avons accompli, leur a-t-il dit, une tâche importante durant l'année écoulée, mais l'ennemi n'est pas encore maîtrisé ; il continue de lancer de nouvelles masses contre nos armées et contre celles de notre allié. Leur nombre ne nous effraie pas ; quoique la situation soit sérieuse et que la tâche qui est devant nous soit ardue, nous pouvons regarder l'avenir avec fermeté. » Et il ajouta qu'il a confiance « dans l'aide éclairée de Dieu ».

D'une manière générale, le ton a baissé, en Allemagne. Le doute, l'inquiétude commencent à se trahir. On en trouvera la preuve, entre autres exemples, dans cette lettre adressée par le général commandant en chef le VII^e corps (Munster) aux journaux de sa région : « Une chose est sûre : nous vaincrons si nous persévérons, si nous nous confions encore à notre droit et à la force de notre épée. Est-il vrai que cette confiance commence à chanceler ça et là ? Est-il vrai que des pessimistes sont à l'œuvre, pour répandre la tièdeur autour d'eux et pour abattre notre joyeuse assurance ?... »

Les autorités militaires de Saxe ont eu à intervenir, elles aussi. Elles ont essayé d'expliquer, dans les journaux également, pourquoi elles avaient dû supprimer la liberté de la presse et la liberté de réunion. « Il ne faut pas, dit leur note, laisser naître dans le public la pensée que cette mesure est en rapport avec une aggravation de notre situation militaire. Il n'y a aucune espèce de raison pour éprouver quelque inquiétude que ce soit. »

Ce n'est pas ce communiqué qui réconfortera les Saxons.

CONSEILS D'HYGIÈNE PRATIQUE pour les soldats en campagne.

CONTRE LA FATIGUE

De la part de son collègue, le docteur Maurice de Flury, le professeur Raphaël Blanchard a fait à l'Académie de médecine une communication intéressante concernant un certain moyen de délassement pour les hommes de troupe fatigués par les longues marches ou les longues stations. C'est un moyen qui a été mis en pratique, voilà longtemps, par le docteur Lucien Jacquet. Il paraît singulier au premier abord et pourrait s'appeler : « Les jambes en l'air ! » Voici exactement comment il s'applique :

Faire déchausser les hommes si possible, les faire étendre à terre, la tête légèrement surélevée et appuyée sur leur sac, les membres inférieurs dressés, formant avec le tronc un angle droit et appuyés contre un arbre, un mur, une haie, ou la paroi d'une tranchée. Cette attitude étant prise, on leur fait exécuter une série de mouvements rapides et à fond, des doigts de pieds, du cou-de-pied et, si possible, du genou. Cela, pendant cinq, dix, quinze minutes. »

GRAISSEZ VOS PIEDS ET VOS SOULIERS

Beaucoup de soldats blessés qui sont arrivés dans les ambulances ou les hôpitaux, les pieds gelés, n'avaient pas pris le soin de se graisser les pieds et les souliers, certains n'avaient pas eu sous la main, disaient-ils, le corps gras indispensable, d'autres prétendaient même n'avoir jamais entendu parler de ce moyen de se préserver les pieds du froid.

Il est donc utile de rappeler aux soldats ou

de les informer qu'à moins d'impossibilité absolue, ils doivent, durant la saison froide, se graisser les pieds et les souliers, pour empêcher leurs pieds de geler.

Chansons militaires.

LETTER D'UNE PARISIENNE

Air : *A présent qu'es vieux.*
(PAUL MARINIER.)

Mon cheri, j't'avoue qu'en t'faisant cette lettre Je m'demand', inquiet', quand ell'r arrivera, Car sur ton p'tit mot t'as pris soin d'me mettre Qu'tuviensd' quitter L... pour aller près d'A... Tu m'dis qu'après R... le général Ixe Vient d'enl'er d'assaut Zed et Doublev. Au milieu d' tout ça, je n' me vois pas fixe. Ah ! c'est pas commod' pour s'y retrouver !

J'sais bien qu' monsieur M... (l' ministre d'la

Et l' général J... doiv'n't avoir raison. [taire Ya tell'ment d'bavards qu'on n' peut pas faire] Qu'on a toujours peur d'une indiscretion.

Chéz les Boch's aussi, y a des noms qu'l'on

Pour dir' leur Kronprinz, ils mettent un Moi, pour désigner c't'espèce d'escogriffe, La lett'r que j'mettrais, ça n'srait pas cell'-là.

Puisque tu m'demand's de t'dire un tas J' n'emploierai qu' des lett'r quand y aura

Apprends donc qu' hier chez madam' de M... Avec des amis nous avons pris P T... J'y ai mêm' rencontré la p'tit J... ell'-même ; Elle était avec un monsieur A. G.

J'ai vu ton ami le vicom' de N... Qu' avait un château tout près d' la Ferté.

Pendant leur retraite, il n'a pas eu d'veine, Son château, les Boch's l'ont bien arrangé !

Lorsqu'il y revint il sentit tout d'suite Un' fâcheuse odeur qui le suffoqua...

Figur'-toi qu' partout avant d'prend' la fuite Tous ces saligauds avaient fait... deux K !...

Mais on vient d'frapper, j'vais ouvrir bien vite. Qu'apprends-j'? t'es cité dans l'ordre du jour.

Les voisins m'embrass'nt, chacun m'félicite ; Je suis fier' de toi, tu sais, mon amour !

Grâce à vous, ces Boch's qui s'faisaient un'fête

De tout O. Q. P. et de tout K. C., Apprenn'nt à présent d'vant vos baïonnettes

Qu' jamais les Français ne s'ront A. B. C.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

21^e Corps d'Armée.

Capitaine VALETTE, 59^e d'artillerie : blessé le 25 août sur son échelle-observatoire, à l'attaque d'un village, n'en est pas moins resté à sa batterie qu'il n'a quittée qu'après l'avoir mise à l'abri.

71^e BATAILLON DE CHASSEURS et Capitaine COUR, commandant ce bataillon : pour leur audace et leur bravoure.

Divisions de cavalerie.

Médecin auxiliaire ADRIAN, 2^e division de cavalerie : belle conduite au feu.

Aviation.

Sergent BOURKADAM, pilote aviateur : au cours d'une reconnaissance aérienne, le 30 août, a eu son moteur mis hors de service par un éclat d'obus ; a fait preuve d'habileté et de sang-froid en parvenant à gagner les lignes françaises, et de dévouement en dégagant son observateur pris sous l'avion après capotage. Quoique blessé (fracture du métacarpe), a continué à assurer son service de pilote et a fait de nouvelles reconnaissances.

Divers.

Adjudant CHERY, 2^e tirailleurs indigènes : a été mortellement blessé en suivant à la jumelle le réglage du tir de sa section sur l'infanterie allemande qui marchait à l'attaque après un bombardement très long et très vif. Avait fait preuve, depuis le début de la campagne, d'audace, de sang-froid et de réelles qualités de commandement.

Adjudant MIRANDE, 2^e tirailleurs indigènes : le 16 septembre, à l'attaque d'un village, a fait preuve du plus grand sang-froid et ne s'est replié que lorsqu'il allait être cerné, après avoir infligé des pertes sérieuses aux fractions ennemis qui l'entouraient. Est bravement tombé le 20 septembre à la tête de sa section.

Lieutenant CEDON, 2^e tirailleurs indigènes : depuis le début de la campagne a fait preuve des plus belles qualités militaires et toujours donné à ses hommes l'exemple de l'énergie et du courage. Le 20 septembre a été grièvement blessé.

Sergent-major CAMUS, 2^e tirailleurs indigènes : au combat du 20 septembre, à très énergiquement secondé l'adjudant commandant la compagnie ; blessé est resté à la tête de sa section sans signaler sa blessure (une balle au bras) ni au médecin, ni au capitaine commandant le bataillon, qui l'interrogeaient. A dû être évacué.

Soldat BARREYRE, rég. de zouaves Nissel : déjà cité au Maroc pour sa belle conduite au feu, a été proposé le 24 septembre, pour une citation en raison de son courage ; le 11 octobre s'est porté au lever du jour et pour la quatrième fois sur une ferme qu'il savait occupée par l'ennemi. A été grièvement blessé au ventre et au bras gauche, s'est néanmoins traîné jusqu'à nos tranchées où il a donné avec le plus grand calme des renseignements utiles sur les positions occupées par l'ennemi.

Sergent fourrier DIDOLOT, rég. de marche Nissel : s'est particulièrement distingué comme agent de liaison les 16 et 17 septembre en portant des ordres sur la ligne de feu. A été blessé d'un éclat d'obus le 17.

BRIGADE DE FUSILIERS MARINS : a fait preuve de la plus grande vigueur et d'un entier dévouement dans la défense d'une position stratégique très importante.

Gouvernement militaire de Paris.

Sapeur CAZAUBON, 8^e génie : le 2 octobre, a enlevé et emporté son appareil téléphonique.

que sous un feu très violent : est revenu sur la ligne de feu pour prendre un croquis indiquant l'emplacement de nos batteries, faisant preuve ainsi d'initiative, de sang-froid, et de grand courage.

Lieutenant LOSSON, maréchal des logis BRES, maître pointeur CARPENTIER, 4^e d'artillerie lourde : ont fait preuve du plus grand courage en éteignant le feu allumé par l'artillerie ennemie dans une voiture à munitions.

Sapeur FELTZ, 8^e génie : blessé, est resté à son poste, a réparé la ligne coupée par le feu de l'ennemi et ne s'est laissé panser qu'après s'être assuré qu'il était remplacé dans son service.

1^{er} Corps d'Armée.

Capitaine VIDAL, 73^e d'infanterie : blessé grièvement le 6 septembre en entraînant sa compagnie à l'attaque.

Capitaine RICQUIER, 110^e d'infanterie : bravoure remarquable le 6 et le 17 septembre. Trois blessures dans ce dernier combat.

Adjudant PARAD, 33^e d'infanterie : brillante conduite sous un feu meurtrier qui décimait sa section, est resté à son poste jusqu'à ce qu'il ait été lui-même blessé gravement.

Soldat TRIBOUT, 33^e d'infanterie : tombé par hasard entre les mains de l'ennemi, s'est évadé et est rentré dans les lignes françaises en poussant devant lui treize Allemands prisonniers.

Sergent GARON, 33^e d'infanterie : blessé d'une balle au ventre en conduisant énergiquement sa demi-section au combat.

Sergent MOTTE, 8^e d'infanterie : a, par l'exemple de son remarquable courage, maintenu sa section groupée autour de lui, à 50 mètres de l'ennemi, pendant 24 heures.

Capitaine ODIEINNE, 110^e d'infanterie : a fait construire et occuper par sa compagnie une tranchée à 25 mètres de l'ennemi.

Sergent HANNECART, 43^e d'infanterie : blessé à la cuisse, a continué son service pendant trois jours.

Sergent-major GUERMONPIEZ, 110^e d'infanterie : est tombé épuisé en conduisant, malgré deux blessures, sa section à l'attaque le 30 août.

Capitaines DUPONT et CORNU, artillerie du 1^{er} corps : ont surmonté les plus grandes difficultés et affronté des dangers sérieux pour assurer le ravitaillement en munitions.

Capitaine MARTINET, 41^e d'artillerie : énergique et vigoureux, s'est distingué de façon particulière le 18 septembre, où il a été blessé.

Lieutenant PEYRACHE, 15^e d'artillerie : a, à plusieurs reprises, assuré avec sang-froid et bravoure, le tir de pièces détachées et chargées de missions difficiles.

Canonnier MOREL, 41^e d'artillerie : ayant eu le pied fracassé par un obus, s'est fait hisser à cheval et n'a consenti à en redescendre qu'après avoir conduit sa pièce à la place assignée.

Adjudant GEUS, 110^e d'infanterie : le 5 octobre, s'est emparé, avec sa section, d'un bois fortifié par l'ennemi, en y ingénierusement et immédiatement retourné les défenses et en a constitué pour nos troupes un appui solide.

Adjudant LELOIR, 1^{er} d'infanterie : tombé glorieusement, le 15 octobre, en entraînant sa section à l'assaut.

Soldat CROMBET, 1^{er} d'infanterie : malgré un tir violent de l'artillerie ennemie, est parvenu, en rampant pendant 2 kilomètres, à remettre au destinataire le pli qu'il avait mission de transmettre.

Caporal HUREZ, 8^e d'infanterie : blessé à la tête de son escouade qu'il conduisait à l'assaut.

Sergent-major GLADIEU, 8^e d'infanterie : blessé grièvement à la tête de sa section dans une attaque à la baïonnette, évacué sur le poste de secours, n'avait d'autre souci que de remettre sa comptabilité.

Maréchal des logis CARON, 15^e d'artillerie : chef de section, dans un combat a, malgré le feu de l'ennemi, continué énergiquement le

2^e Corps d'Armée.

Sous-lieutenant SCREPTEL, 127^e d'infanterie : blessé, a conduit brillamment une charge à la baïonnette au cours de laquelle il a reçu une seconde blessure.

Caporal VIAULT, 127^e d'infanterie : envoyé en patrouille, est resté vingt-quatre heures sous le feu de l'infanterie et de l'artillerie ennemis. A assuré le retour dans nos lignes de ses hommes blessés, n'est rentré lui-même que sur un ordre formel.

Soldat LOCQUET, 127^e d'infanterie : agent de liaison, a, à plusieurs reprises et sans hésitation, traversé une passerelle battue par le feu de mitrailleuses ennemis.

Soldats LEYNARD et GUFROY, 127^e d'infanterie : étaient en tête dans un assaut sur les tranchées allemandes.

Lieutenant-colonel STIRN, commandant le 33^e d'infanterie : a montré les plus belles qualités militaires, agissant avec méthode et vigueur, a obtenu des résultats importants avec des pertes minimales.

Chef de bataillon MARQUIS, 33^e d'infanterie : a, sous le feu violent de l'ennemi, organisé et conservé les positions qu'il avait conquises méthodiquement, avec des pertes minimales.

Capitaine HENRY, 33^e d'infanterie : a maintenu sa compagnie en ordre sous un feu violent et l'a ensuite entraînée vigoureusement en avant.

Sergent MOTTE, 8^e d'infanterie : a, par l'exemple de son remarquable courage, maintenu sa section groupée autour de lui, à 50 mètres de l'ennemi, pendant 24 heures.

Capitaine ODIENNE, 110^e d'infanterie : a fait construire et occuper par sa compagnie une tranchée à 25 mètres de l'ennemi.

Caporal VILLERS, 110^e d'infanterie : s'est courageusement glissé jusqu'à un abri précaire, où il s'est maintenu pendant plusieurs heures, malgré la proximité immédiate de l'ennemi, auquel il a infligé, par la précision de son tir, des pertes sensibles.

Soldat NEUVILLE, 110^e d'infanterie : atteint par le feu de l'ennemi en se dévouant, le soir d'un combat, pour relever les blessés.

110^e RÉGIMENT D'INFANTERIE : au contact de l'ennemi pendant trente jours, a constamment suivi l'impulsion de ses chefs, le colonel LEVI, commandant la brigade, et le colonel BUFFET, commandant le régiment ; s'est ainsi avancé jusqu'au pied des retranchements ennemis, contre lesquels il a mené une attaque vigoureuse.

Capitaine CHEMIN, chef d'état-major de la 1^{re} division d'infanterie : depuis le début de la campagne, ne cesse de donner des preuves d'énergie et de courage : a notamment entraîné la marche en avant dans un combat où le feu de l'ennemi était très violent.

Capitaine GEUS, 110^e d'infanterie : le 5 octobre, s'est emparé, avec sa section, d'un bois fortifié par l'ennemi, en y ingénierusement et immédiatement retourné les défenses et en a constitué pour nos troupes un appui solide.

Lieutenant FONSAGRIVE, 24^e d'infanterie coloniale : a fait preuve des plus belles qualités d'énergie et de sang-froid en surprenant, avec vingt-cinq hommes, deux compagnies allemandes, leur infligeant des pertes sévères et les obligeant à se détourner de leur objectif d'attaque. Blessé une première fois au cours de l'action, a conservé son commandement. Blessé une deuxième fois grièvement, a organisé la retraite de ses hommes, leur ordonnant l'abandonner sur le terrain, et s'est trainé lui-même jusqu'au poste de secours.

Lieutenant-colonel DURAND, 21^e territorial d'infanterie : officier du plus grand mérite, qui, dès le 2 août, avait assuré l'organisation, l'administration et le commandement du 21^e territorial d'infanterie, et l'a conduit, depuis plusieurs fois au feu, blessé le 4 octobre.

Maréchal des logis GUÉRIN, clerc-éclaireur au 36^e d'infanterie : a toujours assuré, avec le plus grand courage, en circulant sans hésitation sous le feu, la mission dont il était chargé.

Soldat HEYMANN, 33^e d'infanterie : observateur dans une tranchée, a malgré une blessure, continué son service pendant deux jours, et a dû être évacué par ordre.

Soldat RESSOU, 36^e d'infanterie : a montré, comme agent de liaison, le plus grand mépris du danger, en traversant à plusieurs reprises et sans hésiter un terrain battu par le feu ennemi et déjà couvert de morts et de blessés.

Sous-lieutenant DREANO, 2^o bataillon de tirailleurs sénégalais : grièvement blessé au cours du combat du 10 novembre.

Caporal QUELROU, 36^e d'infanterie : utilisant avec le plus grand courage ses qualités de tireur, a mis hors de combat un nombre élevé d'ennemis.

Capitaine CUNIER, 129^e d'infanterie : a toujours donné l'exemple de l'intrépidité et du sang-froid. Blessé, est resté à son poste de commandement en se faisant soutenir par deux de ses soldats.

Lieutenant MENAGER, 129^e d'infanterie : blessé en conduisant sa section à l'attaque, a

2^o Corps d'Armée.

tir de ses pièces en assurant presque seul le service de l'une d'elles.

Sous-lieutenant COULMONT, 84^e d'infanterie : quoique blessé, a rapporté sur ses épaulles son chef de bataillon grièvement atteint et en rampant au prix d'efforts inouïs l'a transporté hors de la ligne de feu (combat du 6 septembre).

Sergent SACHET, 129^e d'infanterie : blessé dans une attaque de nuit, est tombé en criant à ses hommes « Ne vous occupez pas de moi, hardi les gars ! En avant ! Ne lâchez pas ! »

Lieutenant COURCOUL, 39^e d'infanterie : chargé avec sa section d'une mission périlleuse, l'a accomplit avec le plus grand courage et est tombé mortellement frappé à 100 mètres des lignes ennemis.

Adjudant-chef DOUCET, 39^e d'infanterie : le 12 septembre, est tombé mortellement frappé à la tête de sa section, amené et maintenu par son énergie à 300 mètres d'une forte ligne ennemie.

Sergent BISSON, 39^e d'infanterie : chef de patrouille, est parvenu à proximité immédiate des tranchées ennemis après avoir parcouru 1.000 mètres sous le feu le plus violent. Mortellement blessé, a accompli son devoir jusqu'au dernier moment en donnant les indications nécessaires pour rectifier le tir de l'artillerie.

Caporal PICHON, 39^e d'infanterie : courage et sang-froid remarquables dans tous les combats ; a entraîné vigoureusement ses hommes par l'exemple de son énergie personnelle.

Lieutenant MEZIERES, 34^e d'infanterie : malgré une blessure à la main, reçue le 7 septembre, a conservé son commandement où il ne cesse de donner les preuves des plus belles qualités militaires.

Sergent DOIZE, 34^e d'infanterie : gravement blessé par l'écroulement d'un mur, s'est d'abord préoccupé de porter secours aux hommes de sa section ensablés sous les décombres.

Lieutenant-colonel VIGNIER, 148^e d'infanterie : le 12 octobre, a conduit un bataillon de son régiment dans une attaque à la baïonnette, s'est installé sur la position conquise, et est parvenu à repousser toutes les contre-attaques de l'ennemi.

Capitaine CAPELIS, 148^e d'infanterie : le 12 octobre, jeté à terre par une balle qui lui avait traversé la cuisse, s'est fait soutenir par un soldat et a continué à donner des ordres pour l'attaque.

Sergent LAUTH, 148^e d'infanterie : est arrivé le premier dans les tranchées allemandes que son régiment attaquait le 12 octobre.

Soldat ONDET, 148^e d'infanterie : blessé à l'œil dans une attaque à la baïonnette, dans laquelle il s'était fait particul

blessures. N'ayant pu être relevé par les brancardiers, s'est traîné jusqu'à nos lignes avec le plus grand courage.

Chasseur BONNEFOY, 15^e bataillon de chasseurs, infirmier : au cours de l'attaque d'une localité, a soigné les blessés à 25 mètres des points d'où partait le feu de l'ennemi, avec un superbe courage. Pris lui-même pour cible, bien qu'il eût élevé son brassard de neutralité, a été frappé de trois balles à l'épaule, au bras et à la hanche. Est rentré à pied dans nos lignes, malgré ses blessures.

Soldat MARCK : blessé le 27 août d'une balle au poignet en portant un ordre, et s'est en outre distingué en transportant sous le feu, avec des camarades, son capitaine grièvement blessé. A rejoint son corps aussitôt guéri, et s'est signalé à nouveau par son sang-froid et son audace.

Sergent LE TELLIER, 26^e d'infanterie : s'est distingué dans plusieurs combats par l'énergie et les réelles qualités de chef avec lesquelles il a conduit sa section; dans l'attaque de nuit du 29 au 30 octobre sur une tranchée allemande, a entraîné sa section avec un brillant courage et a reçu dans cette attaque cinq blessures.

Adjudant-chef NEBOIT, 10^e d'infanterie : ancien sous-officier de l'armée active retraité, engagé à quarante-quatre ans pour la durée de la guerre, a pris, dès son arrivée au corps, le 20 octobre, un ascendant remarquable sur sa troupe qu'il sait tenir gaillarde, malgré les conditions matérielles fort pénibles où elle se trouve. Affecté à une compagnie au contact immédiat de l'ennemi, s'est porté aussitôt à une lucarne très exposée aux coups de l'ennemi et, en quatre jours, a mis hors de combat, à lui seul, dix-sept Allemands avec dix-neuf cartouches à cent mètres, prouvant par là non seulement son habileté au tir, mais aussi un sang-froid imperturbable.

Sergent GAUCHER, 32^e d'infanterie : chargé d'opérer la reconnaissance d'une tranchée ennemie à la tête d'une escouade de sa demi-section, s'est acquitté de cette mission avec intelligence, énergie et une grande bravoure. Frappé d'une balle qui lui a traversé les deux joues en blessant la langue, au moment où il arrivait sur la tranchée ennemie, est resté à la tête de sa troupe, l'a entraînée en criant : « En avant, les gars, à la baïonnette ! » A délogé les Allemands, a occupé la tranchée et ne l'a abandonnée que sur l'ordre de son commandant de compagnie. Est rentré à la tête de sa troupe en ramenant ses blessés.

Soldat réserviste STEINLOECHER, 26^e d'infanterie : a fait preuve des plus belles qualités militaires en se portant en avant sous le feu, le 20 octobre 1914, pour reconnaître l'ennemi et amorcer une nouvelle tranchée avancée pour son escouade; a été blessé d'une balle à la hanche.

Sergent réserviste PASQUIER, 65^e d'infanterie : a fait preuve de grand courage en allant sous le feu, en avant de la tranchée de sa section, chercher un camarade blessé, en disant qu'il ne voulait pas abandonner un père de quatre enfants. Blessé au bras, a mis son bras en écharpe sous le feu et a néanmoins ramené dans la tranchée le blessé qu'il était allé chercher.

Caporal fourrier réserviste GUILMANT, 65^e d'infanterie : blessé de deux balles à l'épaule, le 29 octobre, est resté à son poste, ne cessant d'encourager ses hommes et de faire le coup de feu. A ramené sa section aux tranchées et n'a consenti à se rendre au poste de secours qu'après s'être assuré que tous ses hommes étaient en lieu sûr.

Sergent réserviste PROUST, 64^e d'infanterie ayant entendu du bruit en avant des tranchées de première ligne, s'est porté spontanément en reconnaissance, a signalé la présence de l'ennemi et donné l'éveil au sujet de l'attaque projetée par celui-ci. A été grièvement blessé en regagnant sa tranchée.

Légionnaire REICHERT, au rég. de marche du 1^{er} étranger : a, sur sa demande, accompagné, en qualité d'interprète, une patrouille de zouaves qui avait pour mission de se glisser en plein jour au pied des tranchées allemandes et d'y faire des prisonniers, a profité d'un passage pratiqué dans le réseau de fil de fer, pour s'avancer jusqu'à 10 mètres des tranchées, a pu de ce point échanger quelques paroles avec les Allemands qui occupaient les tranchées et ne s'est retiré qu'après avoir reçu trois blessures.

Caporal BERNE, 1^{er} rég. colonial mixte : est entré dans deux tranchées ennemis et, au moment où il se portait sur la troisième, a été reçu à bout portant par un feu très vif. Blessé grièvement à la cuisse, s'est retiré en rampant sous le feu de l'ennemi, a ramené deux hommes de sa patrouille en arrière et est resté en face des tranchées allemandes jusqu'au soir.

Sergent DARGENT, 27^e d'infanterie : dans l'impossibilité de mettre en batterie en raison des pertes causées dans sa section de mitrailleuses par le feu de l'artillerie lourde, a été rechercher à plusieurs reprises ses mitrailleuses, que les hommes tués ou blessés n'avaient pu ramener. Ce matériel mis à l'abri, est retourné prendre part au combat avec le reste de ses hommes. A été blessé deux fois.

Adjudant TALBOT, 128^e d'infanterie : blessé dès le début du combat le 25 septembre, a conservé le commandement de sa section. A été pendant quarante-huit heures au contact immédiat de l'ennemi au poste avancé à 3 kilomètres de la compagnie, et a gardé constamment une attitude offensive et vigoureuse en face d'une compagnie allemande.

Clairon MASSON, 91^e d'infanterie : très brillante conduite sous le feu. A donné un bel exemple de courage à ses camarades. Grièvement blessé.

Sergent-major HANUS, 147^e d'infanterie : dans la nuit du 25 au 26 septembre, à deux heures, attaqué par plusieurs compagnies allemandes, a eu le sang-froid d'attendre les Allemands à 100 mètres pour ouvrir le feu; attaqué à la baïonnette, ayant reçu un coup de crosse sur la tête, a maintenu sa section, obligé l'ennemi à se replier en laissant une centaine de morts et 15 prisonniers.

Adjudant réserviste RENÉ, 120^e d'infanterie : bien que blessé a ramené sa section deux fois à la baïonnette sur l'ennemi.

Sergent DESMIDT, 32^e d'infanterie : avec une escouade a tenu tête à une très forte colonne ennemie. Bien que blessé très grièvement a maintenu sa troupe et conservé son commandement.

Maréchal des logis chef LAFFITTE, 17^e d'artillerie : blessé à la main le 15 septembre, est resté quand même à son poste après s'être fait panser et continue à servir de la même façon parfaite malgré l'atrophiie de ses doigts.

Maréchal des logis chef DEBUIRE, 17^e d'artillerie : étant chef de section, grièvement blessé, le 22 septembre, a continué à diriger l'exécution du tir de la batterie. A donné jusqu'au moment où il est tombé le plus bel exemple de calme et de courage.

Maréchal des logis réserviste FAUCHON, 17^e d'artillerie : blessé le 15 septembre en assurant ses fonctions d'agent de liaison avec le plus grand sang-froid, sur un terrain couvert d'obus et de balles.

Maréchal des logis BELGACEM BEN BELGACEM, 4^e spahis : a, dans la journée du 26 septembre, mis pied à terre pour ramasser un spahi blessé. L'a ramené en croupe sous un feu violent d'artillerie.

Cavalier MAHMOUD BEN ALLI, 4^e spahis : faisant partie d'une reconnaissance, s'est arrêté sous un feu violent d'infanterie pour ramener en croupe un brigadier blessé. A fait preuve de la plus grande bravoure.

Brigadier MOHAMED BEN HASSEN EL RORBI, 4^e spahis : a montré beaucoup d'audace le 22 septembre lorsque son peloton a chargé successivement deux pelotons de cavalerie allemande.

Cavalier HASSEN BEN MOHAMED BEN ABDALLAH, 4^e spahis : faisant partie d'une reconnaissance, a arrêté par son feu à cheval cinq cavaliers ennemis qui voulaient poursuivre un sous-officier ayant pris en croupe un cavalier démonté.

Brigadier AHMED BEN AMOR BEN SALAH, 4^e spahis : étant chef de patrouille le 22 septembre, a rempli parfaitement sa mission et a ramené un prisonnier. A, en outre, montré le plus grand courage dans tous les combats.

Cavalier BOUAFIA FOUDEL BEN SALAH BEN AMMAR, 4^e spahis : a fait preuve de la plus grande bravoure, le 15 septembre, au cours d'une charge poussée jusque dans les lignes allemandes.

Cavalier MAREFF BELKACEM BEN TAIEB BEN ZERGUINE, 4^e spahis : s'est distingué au cours de plusieurs reconnaissances. S'est porté au cours de l'une d'el es

jusqu'aux lignes ennemis, qu'il devait observer. A fait preuve constamment de la plus grande bravoure.

Cavalier MOHAMED BEN HASSIN BEN YOUNES, 4^e spahis : s'est particulièrement distingué au cours d'une reconnaissance d'officier, le 22 septembre. A fait preuve en toutes circonstances de la plus grande bravoure.

Brigadier MOHAMED BEN AOUDA BEN MOHAMED, 4^e spahis : a fait preuve des plus brillantes qualités d'audace et de bravoure. Blessé le 15 septembre.

Brigadier MOHAMMED BEN MOHAMMED BEN KHELIL, rég. de marche des spahis : son officier ayant disparu au cours d'une reconnaissance, est resté pendant deux heures exposé sur le terrain à un feu violent pour essayer de ramasser les tués et les blessés.

Cavalier BOUDJEMAN MOHAMED, rég. de marche de spahis : étant en reconnaissance le 23 septembre, est resté bravement exposé à un feu violent pour remplir sa mission. A été blessé.

Cavalier DAOUDJI DJELLOUL, rég. de marche de spahis : en reconnaissance le 23 septembre, s'est maintenu sous un feu violent pour accomplir sa mission. A reçu deux blessures.

Cavalier MOHAMMED BEN MOHAMMED, rég. de marche de spahis : en reconnaissance le 13 septembre, très belle attitude au feu. A fait preuve en toutes circonstances du plus beau courage.

Cavalier AHMED BEN ADALLAH, rég. de marche de spahis : étant à l'avant-garde du régiment, le 16 septembre, n'a cessé de faire preuve de calme et de sang-froid sous le feu de l'ennemi.

Brigadier MOHAMMED BEN TARJAL-DAH, rég. de marche de spahis : a exécuté dans des conditions particulièrement difficiles une reconnaissance à pied lui permettant de repérer exactement les positions ennemis; avait déjà fait preuve, quelques jours avant, des plus brillantes qualités sous le feu.

Cavalier DIRADJI BEN DAHMAHE, au rég. de marche de spahis : sous un feu violent, est allé reconnaître les positions occupées par l'ennemi et a fait preuve de calme et de sang-froid.

Cavalier CHAFI MOHAMMED BEN AMOR, rég. de marche de spahis : en reconnaissance le 20 septembre, blessé d'un coup de feu au poignet droit, est resté à cheval et a continué son service d'éclaireur.

Cavalier KETATA MOHAMMED BEN AHMED, rég. de marche de spahis : s'est distingué au cours de plusieurs reconnaissances où il a fait preuve de beaucoup d'audace et de sang-froid.

Sergent PIERRE, 45^e territorial d'infanterie.

Adjudant CARAMEL, 92^e d'infanterie : blessé au bras, a fait preuve du plus brillant courage.

Sergent SLAUF, 2^e étranger.

Adjudant EMIN, 13^e bataillon de chasseurs : le 27 août, à l'attaque de nuit d'un village, n'a cessé de fouiller les maisons pour déloger l'ennemi qui s'y cachait. Par sa présence d'esprit a dépisté une contre-attaque. A abattu à coups de revolver un ennemi qui tirait à bout portant sur son chef de bataillon, sauvant ainsi la vie de son chef de corps.

Soldat AMMAR BEN MOHAMED, 4^e tirailleurs.

Sergent réserviste COPPAZ, 13^e bataillon de chasseurs : le 27 août, fait prisonnier deux fois, s'est enfui à chaque fois, essayant des coups de feu à bout portant. Ayant ramassé un fusil, est rentré à la compagnie.

Adjudant-chef VIGNY, 120^e d'infanterie.

Sergent brancardier GRILLET, 28^e bataillon de chasseurs : depuis le début de la campagne a assuré la relève des blessés sur le champ de bataille, et leur installation dans des refuges. Le 8 septembre, est resté près des blessés sous un feu violent d'artillerie qui a duré de onze heures à quinze heures trente. A aidé à faire de nombreux pansements et n'a quitté les postes de secours que lorsque tous les blessés ont été évacués.

Adjudant QUENTIN, 35^e d'infanterie.

Le Gérant : G. CALMÈS.

Imprimerie, 31, quai Voltaire, Paris 7.